

QUE SERIEZ-VOUS SANS JÉSUS-CHRIST?

« Vous étiez en ce temps-là hors de Christ. »
(ÉPH. II, 12.)

Saint Paul adresse ces paroles aux Gentils récemment convertis à l'Évangile. Il les invite à se transporter au temps qui s'était écoulé avant que « Jésus-Christ fût « venu » (v. 17). « Souvenez-vous qu'en ce temps-là vous « étiez hors de Christ, » ou, selon une autre traduction également admissible, « sans Christ. » L'Apôtre ne dirait pas cela à des Juifs. Les Juifs, héritiers de la promesse et dépositaires de la prophétie, avaient été « rendus participants de Christ, » longtemps avant qu'il fût « manifesté en chair, » et recueillaient depuis bien des siècles les fruits temporels et spirituels de l'alliance que Dieu avait traitée avec leurs pères en vue du Messie à venir. Mais pour les Gentils, « séparés de la répu-

« blique d'Israël et étrangers aux alliances de la pro-
 « messe, » le Messie a été comme s'il n'était pas, jusqu'à
 la naissance de Jésus-Christ, et c'est le jour de Noël
 qui le leur a donné tout entier ¹. Depuis ce jour, Jésus-
 Christ leur a évangélisé la paix, à eux « qui étaient
 « loin, » aussi bien qu'aux Juifs « qui étaient près ; »
 mais avant ce jour, « ils étaient hors de Christ. » Nous
 sommes enfants de ces Gentils ; et si ce jour n'avait
 pas paru, nous serions nous-mêmes aujourd'hui « hors
 « de Christ. » Suivons cette pensée, chrétiens, et pour
 mieux sentir ce que nous devons à la journée que nous
 allons célébrer demain, supposons un moment que nous
 en fussions privés. Ce que Job, dans son désespoir, eût
 voulu pouvoir faire du jour de sa naissance, essayons
 de le faire pour celui de la naissance de Jésus-Christ.
 Retranchons « le jour auquel il naquit, et la nuit en
 « laquelle il fut dit : Un enfant est né ; » et recher-
 chons (autant que nous le pouvons prévoir), quelle
 serait notre condition avec Noël de moins dans l'his-
 toire du monde, et Christ de moins dans notre exis-
 tence.

¹ Une certaine connaissance de la vérité révélée et de la prophétie mes-
 sianique a pénétré chez quelques peuples païens, soit par la tradition pri-
 mitive du genre humain, soit par leurs rapports avec les Juifs, soit enfin
 par ces deux causes réunies. Nous en avons la preuve dans l'histoire des
 Mages, qui rendent hommage au Seigneur au nom du monde gentil ; et
 dans la religion des Persans, celui de tous les peuples de l'antiquité qui
 s'est le plus approché de la vérité. Mais ces lumières qui se sont commu-
 niquées aux païens étaient sans chaleur et sans vie ; et de plus elles allaient
 s'affaiblissant à mesure qu'on s'éloignait du siège des révélations divines.
 Assez abondantes chez les Persans, elles étaient faibles chez les Romains
 et à peu près nulles chez nos ancêtres.

A cette question, la pensée d'un chrétien se porte aussitôt sur sa condition spirituelle, éternelle. Christ de moins pour notre âme et dans notre éternité, et quel serait notre partage? Que la réponse embarrasse un philosophe, elle est toute simple pour nous, que la grâce de Dieu a soumis à la Parole de Dieu. Jésus est pour nous ce que son nom signifie, le Sauveur, le seul Sauveur. Il est écrit : « Il n'y a point de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés. » Ainsi dit la Parole de Dieu, et la Parole de Dieu est vraie. Nous le disons donc au monde clairement, naturellement, sincèrement. Christ de moins, et nous sommes perdus. Christ de moins, et notre mort, c'est le désespoir ; et notre sentence, c'est la condamnation ; et notre séjour, c'est l'enfer ; et notre société, c'est le démon avec ses anges ; et notre partage, c'est une affliction éternelle. Cette considération domine tout, absorbe tout, et c'est la seule que présente à ses lecteurs notre apôtre, développant lui-même sa pensée : « Vous étiez en ce temps-là hors de Christ..... sans espérance et sans Dieu dans le monde ¹. »

¹ Ces paroles sont plus exactement vraies que le lecteur ne le pense peut-être. Nos pères étaient « sans espérance : » loin d'avoir l'espérance fondée du salut, ils n'avaient pas même la certitude d'un avenir, et les plus sages d'entre eux ne se sont élevés là-dessus que jusqu'au doute. Ils méprisaient la tradition populaire du Tartare et de l'Élysée ; mais ils n'y avaient substitué, sans en excepter Socrate, que des conjectures. Nos pères étaient aussi « sans Dieu : » loin de connaître le Dieu vivant, ils n'étaient pas

Et pourtant, ce n'est pas là ce dont je me propose de vous entretenir. Je veux appeler votre attention sur des choses moins graves, mais aussi moins connues; et, considérant moins les relations éternelles qui unissent l'homme à Dieu, que les relations passagères qui unissent l'homme à l'homme, je veux vous faire apercevoir les conséquences qu'entraînerait la suppression de Noël, sur la terre, pour la vie présente, pour l'ordre de la société. En consentant à ne vous montrer aujourd'hui que ce côté secondaire de notre sujet, j'espère vous ouvrir les yeux sur plus d'un bienfait de Jésus-Christ que vous recueillez chaque jour sans y réfléchir. Je m'écarte à regret du genre ordinaire de la chaire qui doit s'en tenir au spirituel, et c'est à regret aussi que je me résous à des citations et à des récits qui sont inévitables dans cette matière, mais qui sentent l'école. Mais ne pouvant parler dans l'école d'un sujet utile, j'en parle en chaire, malgré ces inconvénients. Au surplus, comme je ne rappelle les bienfaits temporels de Jésus-Christ que pour vous exciter à chercher les spirituels, je ne pense pas m'écarter de l'esprit de mon Maître, qui n'a pas dédaigné de guérir les ma-

même au clair sur l'existence d'un Dieu personnel et spirituel; et le Dieu de ce même Socrate semblait se confondre, tantôt avec son bon génie, tantôt avec les fausses divinités de son pays. Ainsi les lumières religieuses qui sont aujourd'hui répandues partout, qui semblent nées avec nous, sont des nouveautés chrétiennes, dont ont profité ceux-là même qui pensent pouvoir se passer de Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ, nous ne connaîtrions rien touchant le salut; combien moins pourrions-nous nous sauver? Nous serions véritablement sans Dieu et sans espérance, non-seulement en ce monde, mais encore en celui qui est à venir.

ladies du corps pour se faire jour jusqu'à celles de l'âme.

Jésus-Christ de moins dans l'humanité. Jetons d'abord un coup d'œil sur la société universelle, et tâchons de nous rendre compte de ce qu'elle serait si Jésus-Christ n'était pas venu. Le genre humain vous apparaît comme une vaste association, disons mieux, comme une grande famille, dont tous les membres, « étant issus d'un même sang, » doivent s'aimer comme des frères. Si les peuples qui la composent sont divisés, et trop souvent armés les uns contre les autres, par les entreprises de la politique ou par les passions des princes, c'est là un désordre, dont vous aimez à contempler la fin dans un heureux avenir. Que la voix de la nature vienne seulement à se faire entendre, que les vrais intérêts des nations soient bien compris, et nous verrons succéder à ces déchirements déplorables une paix générale et perpétuelle, également favorable aux bonnes mœurs, à la philanthropie, au commerce, aux arts, à l'industrie, à la prospérité publique, à l'administration extérieure et intérieure, à tout ce qui est bon devant Dieu et devant les hommes. Cette paix, on ne la rêve pas seulement dans ces moments heureux où l'âme, s'élevant de ce qui est à ce qui doit être, s'abandonne à ses mouvements les plus purs et réalise en idée ce qu'elle a cherché vainement dans la nature ; mais on la cherche, on l'espère, on s'associe pour en

procurer le bienfait au monde, et l'on se plaît à en voir des gages naissants dans les trente ans que l'Europe vient de passer sans guerre générale, pour la première fois depuis bien des siècles. Enfin la Parole de Dieu venant en aide à cette flatteuse espérance, et la changeant en une ferme attente, on contemple déjà par la foi cette paix tant désirée arrivant lentement mais sûrement, non par le chimérique établissement d'une administration ou d'une langue universelle, mais sur les pas de la religion de Jésus-Christ devenue commune à tous les peuples. « Il exercera le jugement parmi les nations, et il reprendra plusieurs peuples; ils forgeront de leurs épées des hoyaux et de leurs hallebardes des serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre, et l'on n'apprendra plus à faire la guerre; mais chacun s'assiéra sous sa vigne et sous son figuier, et il n'y aura personne qui les épouvante¹. » Eh bien, tout cela ne serait qu'une pure illusion, que dis-je? rien de tout cela ne vous serait jamais monté dans l'esprit, si Jésus-Christ n'était pas venu, et si le jour de Noël n'avait pas lui. Sans Jésus-Christ, vous ne sauriez pas voir un frère, je ne dis pas dans un nègre ou un Béchouana, mais dans un Allemand ou un Anglais. « Il est notre paix, » la paix du Juif avec les nations² et la paix des

¹ Michée IV, 1-3; Ps. XLVI, 9, 10.

² Les Juifs étaient si loin de tenir les païens pour leurs frères, qu'ils ne se croyaient pas permis, ni de frayer avec eux, ni de leur communiquer même la connaissance du vrai Dieu. Les païens à leur tour méprisaient les Juifs comme le rebut des peuples.

nations entre elles. Tous les hommes sont frères : c'est là pour nous une doctrine si simple et si juste, qu'un petit enfant la comprend l'ayant sucée avec le lait ; mais cette doctrine était nouvelle, était ignorée des plus sages, quand Jésus-Christ la proclama, lui le premier. La parabole du Samaritain était plus, pour le temps où elle fut donnée, qu'une vérité familière revêtue d'une forme vive et populaire ; c'était la proclamation « d'un commandement nouveau, » d'une révélation étonnante, inouïe, même pour les Juifs, qui auraient pu cependant la trouver enveloppée dans le langage de Moïse ou des prophètes, combien plus pour les païens, qui n'avaient ni les prophètes, ni Moïse ¹ !

A part les relations intéressantes d'alliés à alliés, ou de conquérants à conquis, les peuples païens vivaient dans une indifférence, pour ne pas dire dans une inimitié perpétuelle les uns avec les autres. Les Grecs, ces rois de la civilisation, appelaient *barbare*, tout ce qui était étranger, et partageaient le genre humain en deux familles ennemies, les Grecs et les barbares ². Les Romains traitaient en ennemis tous les peuples jusqu'à

¹ Cette parabole vient du Sauveur, et cette doctrine de la croix. Jésus-Christ a fait plus que d'enseigner la fraternité, il l'a montrée ; le Fils de Dieu, mourant pour les hommes, pour tous les hommes, a fait voir le prix de la nature humaine, comme nature humaine, prix immense, prix égal ; et devant cette croix, qui égale le ciel et la terre, comment les conditions terrestres ne s'égaleraient-elles pas ? C'est par là « qu'il n'y a plus ni esclave, ni libre, ni barbare, ni Grec, ni Scythe, mais Christ tout en tous. » Mais pour les païens, étrangers à la croix, c'est un monde tout à fait inconnu.

² Leland, p. 275.

ce qu'ils les traitassent en sujets; et le titre d'allié du peuple romain n'était guère qu'un degré honorable pour descendre à la soumission. Ces mœurs antisociales autant qu'antichrétiennes avaient passé en maximes.

Un célèbre auteur païen ¹ dit expressément : « L'homme manque du caractère de bienveillance universelle, qui est l'apanage de la Divinité. Aucun homme ne peut embrasser par ses sentiments toute son espèce. Tel que l'animal qui vit par troupes, l'homme ne s'affectionne guère qu'à ses concitoyens; encore est-ce beaucoup s'il les aime tous sans exclusion. » Et quant à l'unité des nations dans l'avenir, même par communauté d'idées, on la croyait chimérique, témoin ce grand adversaire du christianisme, qui disait, en faisant allusion aux espérances des chrétiens pour l'avenir : « Il faut être tout à fait insensé pour croire que les Grecs et les barbares, l'Asie, l'Europe, la Libye et tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre, puissent jamais être réunis dans le lien d'une même religion ². »

Avec de telles maximes, il est facile de prévoir ce que devaient être les relations internationales. Le commerce général, qui sert si efficacement à relier les diverses nations entre elles, en même temps qu'à faire entrer chacune d'elles en partage des biens que la nature a départis aux autres, était retenu partout dans son

¹ Maxime de Tyr, 36^e discours.

² Celse. Orig., I, liv. v, ch. 38.

essor. Non qu'il n'y ait eu dans la plus haute antiquité quelques nations qui pratiquaient le commerce, et qui se mettaient ainsi en rapport avec les peuples éloignés ; mais c'était le privilège exclusif d'un petit nombre, qui, pour en jouir seules, gênaient elles-mêmes la liberté du commerce chez les autres, et se permettaient toute sorte de violence, jusqu'à stipuler entre elles, dans des traités, le droit de piraterie ¹. Ailleurs le commerce était en général méprisé et abandonné aux esclaves ; ses entreprises ne franchissaient guère les frontières de la patrie ; et les notions les plus superstitieuses, les préjugés les plus barbares, l'entravaient tour à tour.

Les uns croyaient souiller les éléments en lançant un navire sur les ondes ; les autres tenaient d'avance tous les étrangers qui descendaient ou qui échouaient sur leurs côtes inhospitalières pour des ennemis à détruire, quand ce n'était pas pour des victimes à immoler sur les autels de leurs dieux ².

Mais les entraves du commerce étaient peu de chose auprès des fureurs de la guerre. « Il n'y a pas, dit un des hommes qui ont le mieux connu l'antiquité, de grand peuple dans l'antiquité qui n'ait produit quelque conquérant dévastateur du genre humain, qui n'ait mis sur pied des armées avides de pillage pour envahir et subjuguier les pays voisins, ou même pour conquérir

¹ On peut voir un pareil traité fait entre les Carthaginois et les Romains, dans Polybe, *Hist.*, liv. III, ch. xxiv.

² Sermons de Laget, p. 56, 57.

le monde entier. Les plus petites peuplades étaient continuellement en guerre les unes avec les autres, jusqu'à ce que les plus faibles fussent subjuguées et même anéanties par les plus grandes. Des incursions hostiles, des invasions soudaines, entreprises pour enlever du butin et faire des prisonniers, ont été regardées dans les siècles reculés, ainsi que chez tous les peuples barbares, comme des expéditions non-seulement permises, mais même glorieuses. Les grandes émigrations faites par des nations entières qui chassaient devant elles les peuples qu'elles trouvaient sur leur route, et les forçaient à faire place aux nouveaux venus, et à chercher fortune ailleurs ; ces grandes émigrations, dis-je, mettaient tous les peuples de l'antiquité dans un état continu d'attaque et de défense ¹. » Mais écoutez plutôt un ancien : « Ce que le commun des hommes nomment la paix, n'est qu'un vain nom ; et à dire le vrai, tous les États sont, par la nature des choses, dans un état de guerre continuelle les uns contre les autres ; guerre qui n'a pas besoin d'être déclarée. » Qui dit cela ? Est-ce quelque écrivain fougueux, excentrique ? Non, c'est le prince des sages de la Grèce, Platon, disciple de ce Socrate que l'on considère comme le plus vertueux des païens ². Tels principes, tels actes. Tout homme était soldat, tout peuple était militaire, et la guerre était partout ; et quelle guerre !

¹ Reinhard, *Essai sur le plan formé par le fondateur de la religion chrétienne*, traduit de l'allemand. Valence, 1842, p. 128, 129.

² Platon, *De legibus*.

La guerre est toujours affreuse; mais on se ferait de bien fausses idées de ces guerres des nations païennes si l'on en jugeait par les nôtres. L'histoire des guerres modernes, hélas! celle des guerres contemporaines a des pages bien sanglantes. Mais du moins on s'efforce de justifier ces rigueurs, bien ou mal, comme des exceptions nécessaires. Mais chez les anciens, ces exceptions étaient la règle : ou plutôt leur règle était plus cruelle que nos exceptions elles-mêmes. Le vainqueur pouvait, sans manquer à aucun usage, sans s'exposer à aucun blâme, s'abandonner sans frein à ses passions, se baigner dans le sang des vaincus, se faire un jeu de leur supplice¹ et n'abandonner le pays ennemi qu'après l'avoir réduit en une affreuse solitude. Le sort le plus doux que pussent attendre les vaincus, c'était, en général, d'être vendus comme esclaves. Ainsi les droits de l'humanité méconnus engendraient la guerre, et la guerre engendrait l'esclavage. « Nous devons au christianisme, dit Montesquieu, dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. C'est ce droit qui fait que parmi nous la victoire laisse au peuple vaincu ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens et toujours la religion, quand on ne s'aveugle pas soi-même². »

¹ Voyez ce qui se passa à la suite d'une victoire remportée sur les Germains par les Romains. (Tacite.)

² Montesquieu, *Esprit des Loix*, XXIV, 11.



J'ai parlé de l'esclavage. Ce sujet mérite de nous arrêter ; car il suffirait à lui seul pour faire haïr le paganisme et bénir la venue de Jésus-Christ, le libérateur des esclaves¹. La guerre ne pourvoyait pas seule les marchés d'esclaves². Les débiteurs insolvables étaient vendus par leurs créanciers et les enfants l'étaient souvent par leurs propres parents. Mais la plupart de ces malheureux étaient des prisonniers de guerre. Au surplus, leur misère était héréditaire, et la population esclave croissait à côté de la libre. Je dis la population, et c'est bien le mot. Car plus des deux tiers du genre humain étaient esclaves ; et dans les républiques de la Grèce le nombre des esclaves était double, triple, quelquefois décuple, de celui des hommes libres³. Ainsi ces républiques si vantées pour leur attachement à la liberté, faisaient de la liberté aux dépens de la race humaine, et présentaient en réalité le spectacle d'une oligarchie, où une très petite minorité d'hommes libres étaient servis par une multitude d'esclaves⁴. Qu'on se figure à quels excès de rigueur, à quelle recherche d'abrutissement il fallait recourir pour que ce petit peuple pût toujours tenir ce grand peuple dans le devoir par la crainte et par la dégradation !

Aussi, les esclaves étaient traités, non comme des

¹ Leland, *Sur les esclaves*. Pages 101-104. Tome III, § III, p. 134 et suiv.

² Spring, *Obligations of the world to the Bible*. Page 219. — Laget, *Sur une loi romaine*.

³ Laget, p. 167. On cite tel citoyen qui avait 20,000 esclaves.

⁴ A la bataille de Platée, chaque soldat spartiate avait sept esclaves.

hommes, mais comme de vils troupeaux ; hélas ! ils étaient traités avec une dureté que la plupart de nous ne se permettraient pas avec leurs bêtes de somme¹. Vieux et incapables de servir, on avait coutume à Rome de les exposer sur une île du Tibre. Dans la plupart des maisons romaines, se trouvait suspendu à la cage de l'escalier un fouet destiné à châtier les esclaves pour la moindre désobéissance ; et ce fouet se composait de lanières de cuir armées aux extrémités de pointes de fer qui pénétraient et déchiraient les chairs. — Vous frémissez ; vous voulez que je vous épargne ces détails... cela est bien, pourvu que votre sensibilité si vive ne vous empêche pas de vous mettre à la place de ces infortunés, réduits à sentir les coups dont vous ne pouvez soutenir la description !

On variait les plaisirs de l'amphithéâtre en faisant combattre les uns contre les autres, tantôt des lions et des tigres, tantôt des esclaves sous le nom de gladiateurs, condamnés le plus souvent à s'entr'exterminer. Tacite nous rapporte (et il le rapporte sans horreur et comme d'un beau spectacle) que dix-neuf mille de ces infortunés furent contraints de se livrer entre eux sur le lac Fucin, en présence de l'empereur Claude et de sa cour, un combat à mort ; cette mort était si prévue, si inévitable, que les dix-neuf mille victimes, fidèles à

¹ Sur le sort des esclaves à Sparte et à Rome, voyez Spring, p. 220 et 221. Les esclaves hébreux étaient traités avec beaucoup moins de rigueur. *Idem*, p. 230.

leur manière aux lois de l'honneur, défilèrent avant le combat devant l'empereur, en prononçant ce mot à la fois lâche et courageux, où se peint leur condition tout entière : « César, nous te saluons avant de mourir ¹. » On cite un riche romain, ami de l'empereur Auguste, qui engraisait des lamproies avec la chair de ses esclaves; et l'un d'eux, qui eut le malheur de briser un vase appartenant à son maître, dans un festin, ne dut qu'à l'intervention de l'empereur de n'être pas jeté à l'instant dans le cruel vivier. C'était une exception, dira-t-on ? Oui, mais quelles mœurs que celles où une telle exception était possible, et ne soulevait ni la vengeance des lois, ni un mouvement populaire !

Qui a fait cesser ce crime social ? A qui devons-nous que la plus grande partie d'entre nous, qu'en particulier le peuple presque entier, ne soit pas esclave, et que je n'aie pas en ce moment devant moi, au lieu de deux mille hommes libres, respirant un air libre, et gagnant leur pain par un travail libre, une poignée de maîtres traînant après eux un troupeau d'esclaves ? A Jésus-Christ et à lui seul. Aucun des moyens essayés, soit par les philosophes ², soit même par la toute-puissance impériale, pour guérir le mal ou pour l'atténuer, ne fut efficace. Mais quand Jésus-Christ fut venu, quand l'Évangile eut pénétré dans l'empire romain, quand il se fut assis sur le trône avec Constantin, alors

¹ « Cæsar, morituri te salutant. »

² Aristote.

enfin le nombre des esclaves fut restreint, leur condition fut adoucie, l'amélioration alla en croissant, les affranchissements se multiplièrent, jusqu'à ce qu'au treizième siècle l'esclavage fut aboli dans toute l'Europe; et la voici peuplée d'hommes libres, tandis que sans la doctrine de Jésus-Christ, chaque siècle qui s'écoule enfanterait, d'après des calculs modérés, cent millions d'esclaves, et quarante millions d'esclaves vivraient aujourd'hui en Europe. Je sais bien qu'il y en a ailleurs; j'entends les cris de l'Africain sous le fouet chrétien de nos colons; j'entends les soupirs étouffés dans la cale de nos navires... O honte! ô ingratitude! Ces affranchis d'hier ont ramassé à terre les chaînes que Jésus venait de faire tomber de leurs mains, pour aller en charger celles des timides Africains. Barbares, hâtez-vous donc de jouir de votre larcin et de tourmenter votre proie¹! Jésus-Christ vous suit sur les rives africaines, et fera pour eux ce qu'il fit jadis pour vous! Que dis-je? s'il se fait jour jusqu'à vos cœurs, il le fera par vos propres mains.

Oui, par les mains des maîtres. Car comment Jésus abolit-il l'esclavage? Le moyen est aussi admirable que le but. Ce n'est pas en interdisant l'esclavage, ou en proclamant une émancipation générale: c'eût été soulever les esprits et partager l'humanité en deux camps ennemis. C'est en prêchant aux esclaves la soumission et la patience, aux maîtres l'équité, à tous l'amour fra-

¹ Note de Spring, p. 241.

ternel et l'égalité devant Dieu. C'est en disant aux premiers : « Es-tu appelé étant esclave ? ne t'en mets point en peine ; mais aussi si tu peux être mis en liberté, uses-en plutôt¹ ; » aux seconds : « Maîtres, rendez le droit et l'équité à vos serviteurs, sachant que vous avez aussi un Seigneur dans les cieux ; » à tous enfin : « Il n'y a ni esclave ni libre². » Lisez la lettre de Paul à Philémon. Toute l'histoire de l'affranchissement des esclaves est là comme en germe. Un esclave chrétien, Onésime, s'est échappé de chez son maître et réfugié chez saint Paul à qui il offre ses services pour l'évangélisation. Saint Paul exige qu'il aille se remettre à la disposition de son maître. Mais il le charge pour Philémon d'une lettre où il presse cet homme pieux, avec autant de tendresse que d'autorité, de rompre volontairement les fers que son esclave va volontairement reprendre.

Aussi, à proportion que les principes de Jésus-Christ se répandent dans le monde, l'esclavage s'en retire par degrés. De siècle en siècle, il recule devant l'Évangile. Ne pouvant citer ici tant de pas par lesquels leur complet affranchissement fut amené, depuis Constantin jusqu'au treizième siècle, j'aime à rappeler, pour rendre

¹ 1 Cor. VII, 21.

² 1 Cor. VII, 21 ; Col. IV, 1 ; III, 11. Voyez encore 1 Tim. VI, 2. Le culte public, les agapes, la communion, le baiser fraternel, toutes les habitudes chrétiennes combattaient indirectement l'esclavage. Il était recommandé aux maîtres d'instruire leurs esclaves. Les esclaves, de leur côté, se rendaient utiles à leurs maîtres. Voir Néander, p. 409 ; et p. 350, sur la célébration de Noël.

justice à tous, la part qu'ont prise à cette bonne œuvre plusieurs évêques de Rome, et en particulier le pape Grégoire le Grand. Les Bretons ayant envoyé à Rome quelques jeunes gens, pour être vendus avantageusement, ce charitable évêque envoya de son côté des missionnaires en Bretagne, et fit porter par eux à ces peuples encore païens ces belles paroles que je cite d'autant plus volontiers qu'elles ont un rapport direct à la solennité de demain : « Comme notre Rédempteur a revêtu notre chair pour nous délivrer de l'esclavage du péché, nous devons rendre à la liberté ceux qui en sont privés par la loi des nations ¹. »

Dans ces touchantes paroles, apprenez, ô philanthropes du siècle, que la véritable philanthropie, pour la chose et pour le nom ², est née de l'Évangile.

L'humanité sans Jésus-Christ, l'histoire sans Noël, c'est la haine, c'est la guerre, c'est l'esclavage universel; c'est la destruction de toutes les plus belles espérances qu'un cœur noble nourrit pour l'humanité!

Jésus-Christ de moins dans l'État. Si l'on ne peut concevoir de société universelle sans Jésus-Christ, on peut concevoir sans lui une société nationale, et même une société nationale fortement organisée et capable d'inspirer à ceux qui la forment de généreux sacri-

¹ En France, la reine Bathilde fit défense de vendre des rachetés de Jésus-Christ.

² Tite III, 4, où le mot de l'original est *philanthropie*.

fices pour le bien public. L'histoire le prouve ; l'intérêt personnel le devait faire prévoir, et il y aurait injustice évidente à le nier. Mais sans Jésus-Christ, l'amour serait banni de la société nationale, tout aussi bien que de la société universelle ; et le citoyen ne pourrait pas plus aimer ses concitoyens, dans le sens réel de ce mot, que les peuples ne pourraient s'aimer les uns les autres. Privé de l'amour chrétien, le patriotisme, appuyé sur l'égoïsme national et sur la haine du reste de l'humanité, soutenu par la vaine gloire ou par un dévouement aveugle et charnel, n'est plus qu'un sentiment ou plutôt qu'une passion farouche, qui se permet tous les moyens, qui prend presque toujours un caractère militaire, et qui est bien plus propre à briller aux yeux de la postérité qu'à procurer le bonheur des contemporains. Ces républiques fameuses de l'antiquité, Rome, Sparte, Athènes, ont jeté un grand éclat dans les annales de l'humanité ; mais étaient-elles heureuses au dedans ? Mais y jouissait-on d'une liberté réelle ? Je ne parle plus ici de l'esclavage où gémissait l'immense majorité des peuples ; je m'en tiens aux hommes libres, seuls citoyens. Je ne parle plus de cet état de guerre où l'on vivait sans cesse et qui compromettrait perpétuellement la stabilité des institutions, la prospérité nationale et la sécurité publique ; je veux supposer un état de paix prolongé, supposition chimérique pour des païens. Je demande : Quelle pouvait être alors leur condition intérieure, leur administration,

leur législation, et quelles seraient les nôtres sans Jésus-Christ, c'est-à-dire sans l'amour ?

L'amour est la sauve-garde du bonheur public. Il faut de l'amour dans toutes les branches de l'état social. Il faut de l'amour entre le prince et le sujet; entre le magistrat et le subordonné; entre le propriétaire et le cultivateur; entre le puissant et le faible; entre le riche et le pauvre, entre tous les citoyens d'un même État. Je n'ignore pas, hélas ! que l'amour occupe bien peu de place dans notre société actuelle, et que les relations sociales, autant et plus encore que les relations particulières, sont dénaturées par l'égoïsme et par l'ambition. Mais on en doit admirer d'autant plus l'influence de Jésus-Christ et de l'Évangile, si ce faible reste d'amour chrétien, qui flotte en quelque sorte dans l'atmosphère que respire une nation chrétienne, et qui pénètre et s'infiltré comme en dépit d'elle dans ses institutions et dans ses mœurs, suffit pour y produire des effets prodigieux et pour lui procurer des bienfaits sans nombre. Et que serait-ce donc si nous étions vraiment fidèles, si nous avions une administration chrétienne, des lois chrétiennes, un peuple chrétien ? Telle qu'elle est, notre civilisation moderne est toute appuyée sur Jésus-Christ; nos lois, nos usages, nos mœurs, tout est imprégné de l'amour de Jésus-Christ; et c'est là ce qui préserve le monde de la corruption.

Il y a de l'amour dans notre administration; et cet amour est la garantie de l'ordre public. On n'a pas en-

tièrement oublié que la loi d'après laquelle les uns commandent et les autres obéissent, a Dieu même pour auteur. On se souvient vaguement, d'un côté, que « les « puissances qui subsistent sont établies de Dieu, » qu'on doit « être soumis non par la seule crainte du châti-
« ment, mais pour la conscience, » que dis-je ? qu'on doit prier « pour les rois et pour ceux qui sont consti-
« tués en dignité, pour pouvoir mener une vie honnête
« et paisible devant Dieu et devant les hommes ¹. » On se souvient vaguement, de l'autre côté, que les princes sont les serviteurs de Dieu pour le bien des peuples ; et qu'aucune puissance humaine ne doit, ni ne peut, étouffer la dignité de la nature humaine, affranchie et réhabilitée par Jésus-Christ. Et si, dans de rares occasions, l'amour chrétien a été pour un moment banni du sein d'un peuple, avec le souvenir de Jésus-Christ, qu'est devenu alors, je vous le demande, je le demande en France, l'ordre public, avec tout ce qui en dépend ?

Il y a de l'amour dans notre législation ; et cet amour est la garantie des libertés publiques. Gardons-nous de méconnaître ce qu'il y a eu de bon dans les législations de l'antiquité ; ne soyons ingrats envers personne, pas même envers les païens, et ne calomnions pas les lois romaines après en avoir tant profité. Ce que la sagesse humaine, éclairée par une longue expérience, a pu découvrir toute seule, nous le trouvons

¹ Spring, p. 190.

dans leur code ; mais nous n'y pouvons pas trouver ce que nous a donné l'amour auquel ils étaient étrangers ¹. Cet amour a appris à nos législateurs un respect pour la vie de l'homme, pour le repos de l'homme, pour le bien-être de l'homme, pour la santé de l'homme, pour la moralité de l'homme, pour la croyance de l'homme, que les païens n'ont jamais connu. Que de précautions dans nos lois en faveur de l'accusé ! Quelles facilités données à la défense ², et que l'on craint moins d'épargner le coupable que de frapper l'innocent ! Quelles attentions délicates pour ménager la conscience des témoins, et les sentiments de la nature, autrefois si méconnus ; pour décourager la délation, autrefois si provoquée ; pour supprimer les peines inutiles, autrefois si multipliées ; pour épargner le sang de l'homme, autrefois si prodigué ; et même pour améliorer par le châtiment l'état moral des coupables, autrefois si profondément dédaigné du législateur ! Nous nous plaignons, et avec justice, de n'avoir pas encore la liberté désirable dans l'exercice de notre culte. Mais que nous nous trouverions libres, tels que nous sommes, si nous nous comparions aux citoyens des républiques anciennes, dont la conscience individuelle était tellement absorbée dans la conscience publique, que l'adoption d'une religion nouvelle était traitée de crime d'État, et ceux qui s'en rendaient coupables persécutés jusqu'à

¹ Témoin l'état de la Perse et de Rome. (Spring, p. 187-189.)

² Loi citée par Leland, p. 131, 153-155.

la mort ¹ ! Les idées de liberté religieuse et de liberté de conscience sont nées avec le christianisme ; et l'on en pourrait presque dire autant des libertés personnelles, des libertés politiques et de toutes les libertés de l'homme dont nous montrons si jaloux. Nous devons cette jalousie à l'Évangile.

Il y a de l'amour, enfin, dans notre hiérarchie sociale ; dans le patronage du riche sur le pauvre ; et son influence se fait d'autant mieux sentir là, qu'il s'agit non plus de ces relations nécessaires qui se forment, sous la garantie des lois, entre gouvernants et gouvernés, mais de ces relations volontaires que la seule bienveillance forme entre protecteurs et protégés. Les droits des petits, des faibles, des pauvres, sont autrement respectés parmi nous, malgré d'incessantes réclamations, qu'ils ne l'ont jamais été chez des païens. Jésus-Christ a été pauvre ; il a vécu avec les pauvres ; il a annoncé l'Évangile aux pauvres, par les pauvres ; il a mis le pauvre à côté du riche dans la célébration de la Cène, et dans les agapes ; il les a unis par le baiser de charité ; tout l'ordre qu'il a établi tend à relever le pauvre devant Dieu et devant les hommes, et c'est, on l'a remarqué, l'une des grandes raisons pour lesquelles les puissants et les riches s'opposaient à l'Évangile, et ne voulaient pas d'une doctrine qui comblait l'abîme creusé par la force entre le pauvre et eux ².

¹ Néander, p. 52-54. — Leland, p. 85.

² Tholuck. Cité par Spring, p. 113, etc.

Il est ici un point sur lequel je veux m'arrêter un moment. Je veux parler de la bienfaisance publique ; de cette bienfaisance, souvent mal dirigée, mais qui porte pourtant de si beaux fruits, qui opère de si grandes choses, qui essuie tant de larmes, qui s'est rendue si indispensable à l'humanité, et qui est tellement entrée dans nos mœurs qu'à peine trouve-t-on des hommes assez avarés pour oser lui refuser leur concours. Ces hôpitaux, ces hospices, ces asiles pour la vieillesse, pour l'enfance, pour le vice repentant, ces instituts d'orphelins, d'aveugles, de sourds-muets, ces dispensaires, ces sociétés de prévoyance, ces caisses d'épargne, de tout cela qu'avaient les païens ? Rien. On a cru, d'après une inscription mutilée, que l'empereur Auguste avait pourvu par l'érection d'un monument aux besoins de soldats invalides. Cette institution, qui ne saurait être comparée à nos hôpitaux, et dont l'existence n'est pas même bien démontrée, est dans tous les cas le seul exemple que l'antiquité nous ait laissé de quelque chose qui ressemble à un établissement de bienfaisance. Les riches romains se cotisaient à leur manière ; mais au lieu de donner, comme les nôtres, pour soulager la misère publique, ou pour civiliser les peuples sauvages, ils donnaient pour entretenir ces combats cruels où des milliers de gladiateurs s'égorgeaient pour divertir le peuple, les grands et les dames romaines. La société, hélas ! toujours si remplie de maux, que devait-elle être quand la misère publique ne rencontrait

pas pour la soutenir la main de la bienfaisance publique ? Que de larmes coulant en secret, que l'histoire tait parce qu'elle les ignore, tout absorbée par le bruit des batailles et par la pompe des triomphes ! Que la pauvreté était cruelle, la maladie terrible, la mort désespérée, le vice incurable, l'enfance abandonnée, la vieillesse délaissée ! Mais Noël luit. Jésus-Christ naît, et la bienfaisance naît avec lui. Son plus beau triomphe apparaît dans Jérusalem, au lendemain de la première prédication des apôtres. Les biens partagés, la pauvreté abolie, l'inégalité des fortunes effacée par l'amour fraternel, assurément, c'est la première fois que ce spectacle est donné au monde, qui fait alors l'expérience de la vérité de cette parole du Saint-Esprit : « En ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Cet état de choses ne dura pas, et ne le pouvait guère ; mais cet esprit n'a jamais entièrement abandonné l'Église chrétienne. Les collectes pour les pauvres naissent avec les assemblées religieuses ¹. Les institutions charitables semblent sortir de terre, elles s'élèvent de toutes parts, et de toutes parts aussi une multitude d'hommes et de femmes se présentent pour les desservir, sans gloire, au péril de leur vie, et sans autre avantage que celui de se sacrifier pour leurs frères comme Jésus-Christ s'est sacrifié pour eux. La charité est le monopole du christianisme. Quand la ville de Carthage, ravagée par

¹ Néander, p. 108.

la peste, est encombrée de corps morts qui ajoutent à l'infection de l'air et auxquels nul n'ose toucher, ce sont des chrétiens qui, à la voix de Cyprien leur évêque, risquent leur vie, enlèvent les morts, les enterrent et purifient la ville ¹. Toutes les misères se réfugient dans le sein des chrétiens, comme elles se réfugiaient autrefois dans le sein de Jésus-Christ.

Durant une contagion, les chrétiens d'une ville, d'un pays, se cotisent pour soigner leurs malades ; et les hôpitaux commencent. Ailleurs on s'occupe des vieillards ; ailleurs encore des enfants ; chaque misère trouve son secours tout près d'elle, et il n'y a de limites à la charité que dans les besoins. Pauvres, malades, affligés, portion intéressante et nombreuse de la société, c'est à vous surtout à saluer la fête de Celui « qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, afin qu'il nous rendit riches. » Ce jour commence pour vous un état nouveau. De ce jour datent les moyens abondants, oui, comparativement abondants, quoique, hélas ! insuffisants encore, que vous trouvez de pourvoir à votre détresse et à votre misère. Ah ! que vous seriez ingrats si vous négligiez de bénir le jour de Noël ! Mais que nous le serions tous ! Notre société est toute remplie de ses bienfaits. La nation sans lui, ce serait la perte, non-seulement de la bienfaisance publique, mais encore de ce qu'il y a de meilleur dans

¹ Néander, p. 112.

l'administration, dans la législation et dans toute notre condition sociale, civile, politique.

Jésus-Christ de moins dans la famille. Du genre humain nous avons passé à l'État, de l'État nous passons à la famille, restreignant ainsi par degrés le cercle de nos observations. Or (et cette remarque prouve la vérité de notre thèse), à mesure que nous nous rapprochons et que nous nous occupons de sujets qui nous sont mieux connus, nous sentons plus vivement l'influence qu'exerce Jésus-Christ sur notre existence, et la place qu'il y occupe. Quelle famille chrétienne ne serait effrayée, bouleversée, à la seule pensée d'ôter Jésus-Christ de son intérieur? Mais non, plusieurs n'y ont peut-être jamais sérieusement réfléchi. Il est temps de le faire. Vous voici donc, je le suppose, tels qu'étaient vos pères, tels que nous serions encore sans le jour de Noël, sans Christ; quelle sera votre vie domestique? N'exagérons rien; la vérité n'a besoin pour se défendre que de la vérité. Les sentiments de la nature ne sont pas inconnus chez les païens. L'amitié conjugale et paternelle y a ses descriptions touchantes¹, elle y a même ses exemples et ses martyrs; elle en a jusque chez les peuples les plus sauvages. Mais il s'agit ici de quelque chose que la nature ne donne pas; et c'est ici surtout que l'amour qui est en Jésus-Christ a créé un monde tout nouveau.

¹ *Économie* de Xénophon, etc.

J'abandonne ici, pour venir droit au cœur de mon sujet, les preuves les plus saillantes et les plus faciles à fournir, bien que je puisse les présenter sans injustice et sans déclamation. Je passe sur l'oubli du mariage; je passe sur cette épouvantable corruption de mœurs, qui souillait la famille païenne; sur cette corruption qui dépasse bien la nôtre, et c'est beaucoup dire; sur cette corruption dont on n'a pas d'idée quand on n'a pas étudié cette hideuse matière, mais dans le détail de laquelle je ne veux pas descendre; qu'il me suffise de vous renvoyer aux descriptions sévères mais claires de l'Écriture, où elle dépeint, sachez-le bien, non pas des excès exceptionnels, mais la règle; la règle générale, universelle; la règle autorisée par des lois, par des philosophes, par des dieux¹. Je passe sur cette polygamie² pratiquée chez la plupart des nations païennes; sur ce despotisme en miniature, également contraire à l'intérêt de la population, aux bonnes mœurs et à la bienveillance d'un sexe, à la dignité et au repos de l'autre; source de licence, de dissensions, de haines sans fin. Je passe sur cette facilité des divorces, que Jésus-Christ seul a arrêtée³; et qui, dans les pays où la polygamie était défendue, avait fini par faire du mariage lui-même une sorte de polygamie légale,

¹ Leland, p. 83, 94, 105-108; § VII, p. 111, etc.; § IV, p. 137 et suiv., 142, 143, 151, 152, 288-304, 398-401.

² Spring, p. 195, 196.

³ C'est un service immense que l'Évangile a rendu à la société. Spring, p. 198-200.

disons mieux, de libertinage organisé, jusque-là qu'une dame romaine qui vivait dans le désordre, venant à être gênée par une loi remise en vigueur contre l'adultère, continua son ancien genre de vie, sous l'empire de cette loi, en contractant dix mariages dans l'espace de trente jours¹. Je passe sur toutes ces horreurs, et je m'en tiens au mariage en soi ; au mariage honnête sans Jésus-Christ et chez le païen. Il y manque nécessairement, inévitablement, l'alpha et l'oméga de la vie de famille, l'intelligence des vrais rapports du mari et de la femme, et par conséquent l'intelligence du mariage, qui est le principe et la base de la vie domestique. On n'y comprend pas que la femme est pour l'homme « une aide semblable à lui, » son amie, son égale, tout en lui étant soumise ; et qu'elle a reçu du ciel une tâche plus humble, plus obscure, mais non moins utile, non moins considérable que celle de l'homme. On n'y comprend pas ce tempérament admirable de l'autorité d'une part, de la soumission de l'autre, avec l'amour réciproque et l'égalité devant Dieu ; cette combinaison infiniment sage des forces et des infirmités des deux sexes, pour les équilibrer et les compléter l'un par l'autre, et pour rendre chacun d'eux plus propre tant à son œuvre spéciale qu'à l'œuvre commune. Mais ce bel ordre, fallait-il donc une révélation pour le découvrir ? La nature toute seule ne l'indique-t-elle pas assez par la conformation,

¹ Spring, p. 211.

par le caractère, par les besoins des deux sexes? N'enseigne-t-elle pas à l'homme qu'en honorant sa femme, il s'honore lui-même, lui, qui « est la tête de la femme; » à la femme, qu'en cherchant à s'élever au-dessus de son humble condition, « elle déshonore sa tête, » et trouve sa honte dans la recherche d'une fausse gloire? Il le semble, oui; et pourtant les païens ne l'ont jamais connu. Quelquefois ils ont élevé la femme au-dessus de l'homme; ils en ont fait sa supérieure plutôt que son égale, ils lui ont rendu comme une sorte de culte¹. Mais le plus souvent ils en ont fait sa servante; ils ont méconnu la dignité de la femme, ils l'ont réduite au simple rôle de créature utile. Ils l'ont reléguée dans le gynécée, l'ont restreinte presque à des fonctions physiques, et l'ont tenue éloignée des affaires du mari, de ses occupations, souvent même de ses repas, de ses relations sociales et de sa compagnie habituelle. Quel abîme entre un tel mariage et ces préceptes du Saint-Esprit : « Maris, aimez vos femmes comme le Seigneur a aimé l'Église; femmes, soyez soumises à vos maris, comme l'Église est soumise à Jésus-Christ². »

Hélas ! il est peu de maisons, sans doute, où le sens et la beauté de cette doctrine soient pleinement goûtés ! Mais elle ne laisse pourtant pas de communiquer au mariage et à la société domestique un caractère nou-

¹ Tacite, *les Germains*.

² Chrysostôme, cité par Néander, p. 314.

veau, pur, affectueux et tendre, dont profitent à bien des égards ceux-là même qui ne songent pas à en donner gloire à Jésus-Christ. Otez-le, effacez le jour de Noël, et l'abaissement de la femme, la polygamie et les divorces, les désordres, les querelles, tous ces maux d'autrefois se précipiteront dans vos maisons comme un torrent au travers d'une digue rompue.

Et les liens qui unissent les pères aux enfants, que deviendront-ils sans Jésus-Christ? Quel argument suppléera à celui-ci auprès des parents : « Pères et mères, « élevez vos enfants sous la discipline du Seigneur; » ou à celui-ci auprès des enfants : « Enfants, obéissez à vos « pères et à vos mères, dans le Seigneur? » Quelle cérémonie, quelle fête vous tiendra lieu du saint baptême? et quelle sera votre tranquillité si vous ne pouvez donner à vos enfants un Père dans les cieux; s'il ne vous est plus permis de les placer, dès l'entrée de leur carrière, sous l'invocation de ce triple nom de puissance et de grâce, qui les doit garder corps et âme, à la vie et à la mort, pour le temps et pour l'éternité; et si vous les avez enfantés pour les jeter sur la surface du monde, sans autre appui que votre amour, et les livrer sans défense, s'ils vous perdent, à la corruption du monde et à celle de leur propre cœur? Ah! ce jour de leur naissance que vous saluâtes avec joie, ne sera-t-il pas changé en un jour de deuil et d'angoisse, si vous êtes réduits à les voir naître, vivre et mourir, hors de Christ? Et sans lui, quelle sera leur éducation? Com-

ment concevoir une bonne éducation avec le mariage dépouillé de Jésus-Christ, tel que nous l'avons tantôt dépeint? Une bonne éducation sans qu'un tendre accord unisse le père et la mère, sans que la tâche soit partagée entre eux suivant les attributions de chaque sexe, sans que la mère soit chargée par la confiance du père de diriger les premiers pas de l'enfance? La vie domestique sera absorbée dans la vie publique, et c'est ce qui arrivait dans les États les mieux organisés de l'antiquité¹. Mais que parlons-nous de l'éducation des enfants? c'est de leur vie qu'il fallait parler d'abord. Cet enfant qui vient de vous être donné, si vous êtes hors de Christ, vivra-t-il? Je ne dis pas, la maladie, les éléments, les périls de l'enfance, le travail de la croissance, le laisseront-ils vivre? Mais vous, lui permettrez-vous de vivre²? Oui, le lui permettrez-vous? Question affreuse, pensez-vous? mais question toute simple, tout historique, puisque, sans parler de ces Carthaginois et de ces barbares qui déposaient une multitude de leurs enfants nouveau-nés dans les mains brûlantes de Moloch, les Spartiates, plus encore, les Romains, dont la législation est si vantée, les Romains donnaient au père le droit, non-seulement d'exposer ses enfants ou de les vendre comme esclaves, mais encore de les faire mourir, s'ils étaient difformes ou faibles, ou pour par-

¹ Cela est si vrai que Platon conseillait la communauté des femmes dans sa république imaginaire, pour que l'État ne se composât que d'une famille; tant il sacrifiait la société domestique à la société nationale.

² Leland, t. III, p. 109, 132, 144, 145. (149, 150).

der plus exactement, car cette affreuse loi s'étendait peu à peu, de les faire mourir, s'il le trouvait bon. Vous pensez peut-être que ce n'était là qu'un droit écrit, destiné à effrayer les enfants et dont personne n'usait? Apprenez que c'était une chose commune pour des pères de vendre leurs enfants; que si l'un de ces infortunés réussissait à force d'industrie à se racheter, son père pouvait le vendre une seconde fois, et encore une troisième; et qu'un grand nombre de ces enfants abandonnés, abandonnés de leurs pères et mères, mais recueillis par la cupidité et par le libertinage, étaient conduits de lieu en lieu comme de vils troupeaux, réservés aux plus honteux usages. Voilà, s'écrie une éloquente défense du christianisme, voilà les hôpitaux que l'antiquité païenne élevait aux orphelins! Et quant au droit de vie et de mort que la loi donnait aux pères, ils en usaient si souvent pour se défaire de leurs enfants, plus spécialement si c'étaient des filles, que le sage Tacite relève comme une singularité dans les mœurs des Germains que parmi eux, « c'est manquer à l'honneur que d'égorger ses enfants ¹. »

Familles chrétiennes, connaissez donc ce que vous devez à Jésus-Christ! Vous lui devez la vie domestique, distincte de la vie publique; vous lui devez ces tendres épanchements du foyer domestique; vous lui devez votre tendresse mutuelle et tout ce qui fait le charme de votre intérieur. Mais connaissez-le surtout, femmes

¹ Laget, p. 35. Spring, p. 202, 205.

chrétiennes, épouses chrétiennes, mères chrétiennes. Ah ! quand je cherche dans le monde entier la créature humaine qui a le plus reçu de Jésus-Christ, c'est sur vous que j'arrête d'abord ma pensée. Si vous êtes re-devenue pour l'homme ce que Dieu vous avait faite au commencement, « une aide semblable à lui ; » si vous avez été réhabilitée dans l'humble et glorieux privilège de charmer son existence, et d'adoucir ses peines par le tendre, mais inébranlable appui que vous lui prêtez, c'est à Jésus-Christ que vous le devez. Si vous marchez à côté d'un mari, avec le regard humble, mais digne, qui convient à sa femme ; sa femme, sa compagne, sa gloire, la joie de son cœur et l'ornement de sa maison ; sa femme, et non son esclave ; sa femme, et non l'instrument de ses convoitises ; sa femme, et non l'une de ses femmes, c'est à Jésus-Christ que vous le devez. Si vous connaissez le véritable honneur de votre sexe, également éloigné d'un lâche abaissement et d'une superbe indépendance, et si vous avez appris à cultiver « l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible dans « l'homme intérieur¹, » c'est à Jésus-Christ que vous le devez. Si, tout en gardant la maison, vous n'êtes point bannie loin des nobles travaux d'un mari, ni étrangère à ses conseils, et si lui, tout en vaquant aux soins de la vie publique, rapporte dans le cercle domestique, après les agitations du dehors, le cœur d'un mari tendre et d'un père attentif ; si, par un partage réciproque et par un

¹ 1 Pierre III, 4.

heureux échange, vous adoucissez sa tâche tandis qu'il relève la vôtre, c'est à Jésus-Christ que vous le devez. Si dans l'éducation de vos petits enfants, votre place vous a été rendue; si des esclaves ne viennent pas se mettre entre vous et eux dès l'âge de sept ans, et si un fils nourri de votre lait, conduit par vos mains, conserve toute sa vie de vos bienfaits, de vos leçons, un souvenir qui le protège contre la séduction du monde et qui incline son cœur vers Dieu, c'est à Jésus-Christ que vous le devez. Si une bienfaisance active autant que silencieuse, si tant d'obscurs mais salutaires sacrifices, si un courage contre le mal et une persévérance dans le bien qui nous semblent refusés, sont votre heureux privilège; si les bonnes œuvres sont la parure de votre sexe, et si vous pouvez accomplir sans bruit plus de choses utiles à la société que beaucoup d'hommes qui ont jeté un grand éclat dans l'histoire, c'est à Jésus-Christ que vous le devez! Ah! une femme chrétienne, une épouse chrétienne, une mère chrétienne, qui ne bénit pas Jésus-Christ, qui n'apprend pas à ses enfants à bénir Jésus-Christ, qui n'exhorte pas son mari à bénir Jésus-Christ, cette femme, fût-elle d'ailleurs toute remplie des grâces de son sexe et d'amabilité selon le monde, est l'un des spectacles moraux les plus hideux que puisse offrir une race déchue, et un christianisme dégradé!

Oui, mes frères, la société sans Jésus-Christ, c'est la société sans amour; c'est la société universelle sans fraternité, la société nationale sans lien, la société do-

mestique sans intérieur. Ce que nous venons de vous prouver, l'instinct populaire l'a senti dans tout le monde chrétien. La naissance de Jésus-Christ est si bien pour lui l'événement capital de l'histoire humaine, qu'il en a choisi l'époque pour le point d'arrêt à partir duquel il compte les années; soit en descendant depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, soit en remontant depuis Jésus-Christ jusqu'à la création du monde, de telle sorte qu'il appelle l'année où nous sommes 1843, parce qu'il y a 1843 ans que Jésus-Christ est né, déclarant ainsi que cette naissance est l'événement des siècles, le terme de l'histoire ancienne, le point de départ de l'histoire moderne, le centre de l'histoire universelle. Ce choix s'est fait partout sans exception, presque sans convention, et comme par obéissance à une loi céleste et à une évidence irrésistible. Il en est de cela comme du partage du temps en jours, en mois et en années d'après le cours des astres; la nature a donné l'un, l'histoire a donné l'autre. Oter Jésus-Christ au monde, c'est en bouleverser la face; ôter Noël au monde, c'est ôter la paix de la terre, le repos des États, le bonheur des familles.

Vous l'avez senti, je n'en saurais douter, par les développements où je viens d'entrer dans ce discours. Vous avez senti que vous respirez depuis votre naissance une atmosphère toute chargée des bienfaits de Jésus-Christ, où vous puisez la vie et le bien-être, sans songer de qui vous les tenez. Mais vous le sentez encore

trop faiblement à mon gré. C'est que cette révolution s'est accomplie longtemps avant nous ; cette condition des sociétés païennes dont Jésus-Christ nous a retirés, n'a jamais été la nôtre. Ne l'ayant pas vue de nos yeux, nous sommes réduits à la reconstruire avec le secours des livres, sur des données partielles, incomplètes, comme un édifice d'après des ruines. Encore ces données, telles quelles, ne vous inspirent-elles peut-être pas une entière confiance. Peut-être, malgré toutes les précautions que nous avons prises pour être exact, nous soupçonnez-vous d'exagération sur plus d'un article ; et avez-vous de la peine, par exemple, à croire, sur la foi de nos citations, que la guerre fût aussi fréquente, la bienfaisance publique aussi inconnue, le meurtre des enfants aussi commun que nous vous l'avons représenté. Il faudrait, pour bien entrer dans notre sujet, que vous eussiez passé vous-mêmes récemment de l'état païen à l'état chrétien, et qu'on pût vous dire, comme saint Paul aux Éphésiens, non pas, vos pères étaient, mais « *vous étiez* en ce temps-là hors de « Christ. »

Mais si je pouvais trouver une société qui eût passé du paganisme au christianisme, de nos jours et comme sous nos yeux, et qui eût adopté réellement cet Évangile comme la loi suprême de l'humanité, de l'État et de la famille ? Eh bien, ce que nous demandons, Dieu nous le montre chez plus d'un peuple païen converti de nos jours ; et pour me borner à un seul exemple,

qui nous intéresse spécialement, chez les habitants d'Otahiti¹.

Quant à la société universelle. Aujourd'hui les Otahitiens sont un peuple hospitalier, ennemi de la guerre et de l'esclavage, ami du commerce, ami de l'étranger, jaloux de porter à d'autres, au prix de grands sacrifices, les bienfaits de l'Évangile et de la civilisation chrétienne. Mais voici ce qu'ils étaient il y a quelques années. Je ne m'arrête pas sur l'accueil qu'ils firent, soit aux premiers Européens qui les visitèrent, et qu'ils voulurent repousser par la force, soit aux missionnaires eux-mêmes, dont ils mirent plusieurs fois les jours en danger. Mais entre eux et les îles voisines, il régnait des guerres fréquentes, ou plutôt une guerre perpétuelle. Durant quinze ans passés au milieu d'eux, avant leur conversion au christianisme, le missionnaire Nott avait vu dix guerres successives. On peut dire que l'unique profession des naturels était celle de soldat; et leurs armes toujours suspendues aux murs de leurs maisons y attendaient (et n'y attendaient pas longtemps) la reprise des hostilités. Ces guerres commençaient, continuaient, s'achevaient avec une incroyable barbarie. Les combats étaient une véritable boucherie, une lutte corps à corps, dont le résultat dépendait surtout du nombre des tués de part et d'autre. La suite de la guerre, c'était, outre le premier carnage, l'asservissement des vaincus, pour le moins, et quelquefois leur complète extermi-

¹ Journal *le Semeur*, 1892. *Mœurs des Otahitiens*.

nation. Alors on massacrait tous les habitants, on coupait tous les arbres à pain, on dépouillait les cocotiers du chou qui est à leur sommet (moyen certain de les faire périr), et l'on ne se retirait qu'en laissant un sol dépeuplé et une terre dévastée. Et comment se préparait-on à ces guerres? Des prêtres d'Oro, dieu des batailles, lui offraient avant d'entrer en campagne une victime humaine, toute couverte de son sang; et une seconde victime quand les hostilités allaient commencer — sans compter celles qu'ils lui sacrifiaient encore durant la campagne.

Quant à la société nationale. Aujourd'hui les Otahitiens sont une société modèle, et qui nous fait honte. Tous les arts utiles de notre civilisation ont pénétré parmi eux. Leur honteuse nudité a fait place à un vêtement honnête; la lecture, l'écriture, l'imprimerie, l'agriculture, le commerce, l'éducation, l'industrie, fleurissent sur le sol d'Otahiti. Un code de lois, rédigé d'accord entre le roi Pomaré et ses chefs, et fondé sur les principes de la loi évangélique, préside à l'administration de la justice. Autrefois, nulles lois, nulle instruction, nulle profession régulière; les affaires abandonnées au caprice aveugle d'un barbare, ou à celui de la multitude; des guerres civiles, pires que les guerres étrangères; la population de l'île décroissant dans une proportion effrayante; la canne à sucre, au lieu de fournir comme aujourd'hui à un commerce utile, ne servant qu'à fabriquer une liqueur malfaisante qui, à

certaines époques, entretenait durant plusieurs jours une ivresse populaire, suivie de honteux désordres et de querelles sanglantes ; jusque-là qu'en 1813 deux navires européens, ayant eu le malheur d'échouer sur la côte pendant une de ces fêtes, furent pillés et leurs équipages massacrés¹ ; enfin, la police suprême exercée par l'infâme société des Arreoy's, dont le privilège est la débauche et la règle fondamentale de ne laisser point de postérité, règle à laquelle satisfait par l'infanticide quiconque n'y veut pas satisfaire par le célibat.

Enfin, quant à la société domestique. Aujourd'hui, la vie de famille, pratiquée comme parmi nous, mieux que parmi nous ; des époux tendrement unis, assis au banquet domestique au milieu d'enfants qu'ils chérissent, qu'ils instruisent dans leurs maisons, qu'ils envoient aux écoles ; des familles vivant en Jésus-Christ, dans l'union conjugale, dans l'amour paternel et filial, dans l'amour fraternel, et réalisant le tableau charmant du Psaume CXXVIII. Autrefois, écoutez, femmes chrétiennes, et connaissez ce que le paganisme fait de la femme, autrefois, sans parler de la polygamie, la femme n'avait pas le droit (et c'était la religion qui le défendait) de manger des mêmes mets que son mari, ni de les préparer au même foyer, ni de les conserver dans les mêmes vases, ni de les prendre dans le même lieu : c'était une loi générale ; la femme, quelle qu'elle fût, affligée, malade, aimée, n'en était pas moins tenue de

¹ Fait du sacrifice de Pomaré.

s'y soumettre, et de prendre dans des cabanes écartées la chétive nourriture qu'on daignait lui abandonner. Si elle touchait à la nourriture de son mari, ou si elle faisait usage de son foyer ou de ses ustensiles, ou si elle mangeait dans l'intérieur de sa maison, sa peine était la mort. Cela vous paraît incroyable. Et que penserez-vous, mères chrétiennes, du trait qui me reste à ajouter à ce tableau de famille ? Ici, comme chez les Romains, les parents avaient droit de vie et de mort sur leurs enfants ; mais ici, savez-vous comment on en usait ? Le dirai-je ? Oui, je me forcerai à le dire, pour la gloire de Jésus-Christ, qui se mesure à l'abaissement de notre race : pour la gloire de Jésus-Christ, forcez-vous à m'entendre. Les nombres réunis des assassinats, des victimes humaines et des hommes tués à la guerre, n'égalaient pas celui des enfants tués par leurs parents. Le meurtre était, en général, réservé à la mère, qui ramassait pour égorger son enfant ces premières forces que sa délivrance venait de lui rendre. Il se commettait à l'instant de la naissance ; l'enfant qu'on laissait vivre une demi-heure était sauvé. Les moyens employés ne peuvent se dire dans une chaire chrétienne ; le plus doux était l'étranglement. Ce meurtre n'était pas l'exception, c'était la règle ; une règle si bien établie, que des parents suppliés de laisser vivre leurs enfants, que les missionnaires promettaient de prendre à leur charge, s'y refusaient obstinément, pour se conformer, disaient-ils, à l'usage du pays. Les deux tiers

au moins des enfants périssaient de la sorte. La coutume était de se défaire des trois premiers, et de n'en laisser vivre ensuite que deux ou trois. En trente ans, le missionnaire Nott n'a pas connu une seule Otahitiennne devenue mère durant le règne de l'idolâtrie, qui n'eût tué au moins un de ses enfants; quelques-unes en ont tué jusqu'à six, huit, dix et plus encore. Un jour que le missionnaire Williams s'entretenait de cette affreuse coutume avec quelques amis, dans une chambre où se trouvaient trois femmes du pays, ils eurent l'idée de les interroger : elles avaient tué, entre elles trois, vingt et un de leurs enfants ! Vous succombez sous l'horreur de ce récit ; j'y succombe moi-même. Eh bien, je vous épargne le reste ; mais connaissez donc, mais comprenez, si vous le pouvez, ce que serait pour des Otahitiens le sujet que je traite aujourd'hui avec vous. Comprenez avec quel sentiment doit accueillir le jour de Noël et prononcer le nom de Jésus-Christ, un homme, aujourd'hui affable, débonnaire, visitant les malades, soulageant les pauvres, et qui se rappelle un temps où il mettait sa plus grande gloire à boire dans le crâne de son ennemi égorgé, suspendu en trophée à son cou ! Comprenez avec quel sentiment doit accueillir le jour de Noël et prononcer le nom de Jésus-Christ, cet ancien prêtre d'Oro, aujourd'hui servant Dieu en esprit et en vérité, contribuant de sa fortune et de sa personne pour la propagation de l'Évangile, et prêchant à concitoyens et étrangers ce que je vous prêche aujourd'hui, et qui se

rappelle un temps où il immolait à son dieu des hommes vivants se débattant sous ses mains ensanglantées ! Comprenez avec quel sentiment doit accueillir le jour de Noël et prononcer le nom de Jésus-Christ, une femme, aujourd'hui chaste, aimant son mari, modèle des vertus domestiques, et qui se rappelle un temps où, membre de la société des Arreoyo, elle était obligée, par la règle de son ordre, à souiller son esprit et son corps par des crimes que je n'ose nommer dans cette chaire. Comprenez, enfin, ah ! comprenez surtout avec quel sentiment doit accueillir le jour de Noël et prononcer le nom de Jésus-Christ, une mère, qui aime aujourd'hui ses enfants comme vous aimez les vôtres, qui les élève pour Jésus-Christ, plus fidèlement peut-être que vous n'élevez les vôtres, et qui se rappelle un temps où elle a égorgé de ses mains deux, quatre, huit, dix de ses enfants ¹ !

Ce que ce jour est pour les Otahitiens, ai-je dit ; mais véritablement il n'est pas moins pour nous que pour eux. A part les applications diverses, plus ou moins saillantes, plus ou moins révoltantes, les choses sont semblables, parce que le fond des sentiments est semblable ; « le cœur de l'homme répond au cœur de l'homme, comme le visage au visage dans l'eau ; »

¹ Rappelons que ce même peuple d'Otahiti, dont on parlait ainsi en 1843, devenu maintenant comme une partie de notre peuple, a demandé au gouvernement français des pasteurs protestants français.

(Note des éditeurs.)

l'homme sans Jésus-Christ, c'est toujours l'homme sans amour dans toutes ses relations; c'est l'humanité sans fraternité, c'est l'État sans lien, c'est la famille sans intérieur; ou pour tout dire, c'est l'humanité sans humanité; c'est la société sans société; c'est la famille sans famille.

Béni soit donc le jour qui donna la naissance au Seigneur! le jour de l'adoption des Gentils! de la paix du monde! de l'émancipation des esclaves! de l'ordre et des libertés publiques! de l'émancipation de la femme! Le jour de délivrance pour le faible, pour l'opprimé, pour l'humanité souffrante tout entière! Le jour vers lequel la prophétie tourne les regards des croyants depuis le commencement du monde, et auquel « la semence de la femme » doit venir « écraser la tête du serpent! » Le jour après lequel l'Église de l'Ancien Testament soupirait depuis tant de siècles, et qu'elle contemplait par les yeux du patriarche Jacob, s'écriant sur son lit de mort: « O Éternel, j'ai attendu ton salut! » Le jour que l'Église juive contemporaine accueille avec une sainte impatience, et qu'elle célèbre par la bouche du vieux Siméon, reprenant la pensée du patriarche et s'écriant à son tour: « C'est maintenant que mes yeux ont vu ton salut! » Le jour que l'Église chrétienne a marqué du nom de *Noël*, c'est-à-dire de nativité, parce que ce n'est pas ici une naissance, c'est la naissance; ce n'est pas un messager qui dit à un père: « Un enfant mâle est né; » c'est le Saint-Esprit qui dit

à l'humanité : « L'Enfant vous est né, le Fils vous est donné ! » Le jour que les saints anges célèbrent par leurs cantiques, et qu'ils excitent l'humanité, et surtout l'humanité humble et obscure, représentée par les bergers de Bethléhem, à célébrer avec eux : « Gloire soit à Dieu dans les lieux très hauts, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes ! »

Mais qu'ai-je dit? La pensée que j'ai développée dans ce discours, est-ce bien celle des prophètes, celle des patriarches, celle de l'Église, celle des anges? Ah! gardons-nous de rapetisser leur adoration aux proportions mesquines que j'ai données à mon sujet. Et pourquoi les lui ai-je données? Hélas! pour m'accommoder à mon auditoire. J'ai craint de ne pas l'intéresser en ne parlant que de l'éternité, et je me suis renfermé dans le temps; j'ai passé rapidement sur ce dont parle l'Apôtre dans mon texte, et je me suis étendu sur ce dont il ne parle pas. Mais n'était-ce pas vous faire injure? Mais quelque vrais, quelque nombreux, quelque éclatants que soient les bienfaits de Jésus-Christ pour la société et pour le temps, ne le sentez-vous pas, que sont-ils qu'un présent de vil prix auprès de ses bienfaits pour l'âme et pour l'éternité?

Ah! ce que chantent les anges, ce que rappelle l'Église, ce que proclame le vieux Siméon, ce qu'attendaient les patriarches, ce qu'annonçait la prophétie, ce n'est ni la cessation de la guerre, ni l'émancipation des esclaves, ni l'affranchissement de la femme, ni le

soulagement de l'affligé, ni l'amélioration des lois, ni le progrès de la civilisation, ni l'adoucissement des mœurs, ni la perfection du commerce, ni l'accroissement des libertés, ni la diffusion des lumières, ni rien de tout ce qui passe avec le temps : c'est le salut, c'est le pardon, c'est la vie éternelle !

O mon Sauveur ! pour connaître ce que je te dois, je n'ai pas besoin d'interroger le genre humain, ni l'État, ni la famille ; il me suffit d'interroger mon âme ; cette âme immortelle, que tu as rachetée, renouvelée, unie à toi pour toujours ! Les familles passeront, les sociétés passeront, les générations humaines passeront ; elles seront couchées dans le sépulcre, et l'on ne se souviendra plus ni de leur douleur, ni de leur joie ; mais moi, je vivrai à toujours. J'eusse vécu misérable sans toi ; par toi, par toi seul, je vivrai heureux aux siècles des siècles ! Toi de moins, et que deviendrais-je ? Toi de moins à l'heure de la tentation, et qui me fortifiera ? Toi de moins dans l'épreuve, et qui me consolera ? Toi de moins à mon lit de mort, et qui me sauvera ? Toi de moins dans la poussière du tombeau, et qui prendra ma main séchée depuis des siècles, et sur mes pieds décharnés, qui relèvera mon corps mort¹ ? Mais maintenant, « je sais que mon Rédempteur est vivant et qu'il demeurera le dernier sur la terre ; et lorsque après ma peau ceci aura été rongé, « je verrai Dieu de ma chair ; je le verrai moi-même,

¹ Ésaïe XXVI, 19.

« mes yeux le verront et non un autre. Mes reins se consument dans mon sein¹. » Ah ! si l'on devait effacer du nombre des jours celui de ta naissance, qu'on en efface plutôt celui de la mienne ! Alors pour moi, comme pour Judas, mieux vaudrait n'être jamais né. Venez donc, vous qui croyez, — et vous qui ne croyez pas, — donnez gloire avec moi au Sauveur. Gloire à toi, bienfaiteur de l'humanité souffrante, mais gloire surtout à toi, Sauveur de l'humanité coupable et perdue ! Gloire à toi pour ces bienfaits que chaque jour nous apporte ; mais gloire surtout pour ce don ineffable qui nous a rendus capables de vivre dans ta grâce, de mourir dans ta paix, et de ressusciter dans ta gloire ! Puisse tout ce qui est en nous, le corps, l'esprit et l'âme, ne servir qu'à te rendre gloire, pour le temps et pour l'éternité ! Amen.

¹ Job XIX, 25-27.